

Et encore l'aurait-il fait ? Ne trouvait-il pas encore une sorte d'acre volupté dans les égarements de sa raison ? Ne se plaisait-il pas à lutter contre l'impossible, contre l'absurde ? Peut-être ! car il n'avait jamais voulu livrer franchement combat à cette préoccupation de son esprit.

Certes, il n'avait jamais espéré la revoir. Mais la fatalité la lui avait fait rencontrer ! Quel caprice de la destinée l'avait rejetée sur ses pas ? Hier il avait des chances de l'oublier, aujourd'hui il n'en avait pas, car il l'avait vue rougissante, émue, troublée, vivante. Vivante, c'est-à-dire cent fois plus belle.

Cette fois il avait peur. Il ne se sentait pas le courage de lutter, il fuyait. Et tout en fuyant, il cherchait un prétexte à sa fuite : le fusil qu'il venait d'acheter ! Ne pouvait-il pas laisser là cette arme inerte ? Quelle sottise raison !

La vérité, c'est qu'il aurait voulu partir et rester, qu'il osait et qu'il n'osait pas.

Il ne s'attendait guère à être si tôt mis en demeure de se prononcer.

On lui apportait une lettre : papier glacé, parfumé, un chiffre avec une couronne de baron, une couronne semblable à celle qu'il avait vue l'avant-veille sur les panneaux de la voiture !

Il brisa l'enveloppe avec des palpitations effrayantes. Il essaya de lire, il y voyait à peine. Enfin il déchiffra ces quelques mots :

« Mon cher monsieur,

« Vous seriez mille fois aimable de venir prendre le thé chez moi, après demain jeudi, en compagnie de quelques amis.

« Recevez, mon cher monsieur, l'hommage de notre reconnaissance et de ma haute considération.

« Baronne A. DE VORCELLES.

Ce nom lui était inconnu, mais on lui parlait de reconnaissance dans ce billet : donc il s'agissait bien des dames qu'il avait sauvées à Dieppe, qu'il avait revues deux jours avant, qui lui avaient demandé sa carte.

X

COMMENT M. DE COISSY AVAIT FAIT CONNAISSANCE DU PRINCE CACHEMIRE.

Adrien demeura pendant quelques instants comme ébloui. Cette lettre, il ne l'avait jamais espérée. Elle allait au-devant de ses plus ardents désirs. Ainsi celle qu'il aimait était la fille d'une riche baronne et était appelée à hériter un jour de ce titre et de cette fortune !

Et on l'invitait à prendre le thé dans cette maison, lui, un artiste, un inconnu !

Ce contraste lui donna à réfléchir. Pourquoi l'invitait-on ?

La baronne ne le connaissait aucunement. Elle ignorait si le peintre était à même de soutenir une conversation, car elle ne lui avait jamais parlé. Bien plus, la tenue peu élégante dans laquelle elle l'avait rencontré à deux reprises n'était pas faite pour prévenir en sa faveur.

Était-ce à titre d'homme du monde qu'on lui adressait une invitation ? N'était-ce pas plutôt à titre de sauveteur ? Ne se proposait-on pas de le produire en petit comité et de lui faire raconter son odyssée ?

À cette pensée, la rougeur de la honte lui monta au front. Il froissa avec colère entre ses doigts ce billet parfumé qui, tout à l'heure, l'enivrait de félicité.

— Eh bien ! non ! s'écria-t-il dans un mouvement de révolte intérieure. Je n'irai pas !

Il était agité, de mauvaise humeur.

Le parti qu'il venait de prendre ne le satisfaisait pas : il avait sacrifié son amour à son amour-propre.

Rien ne lui était plus facile que de revenir sur sa décision. Il avait encore le temps d'écrire à son ami de Coissy, de lui dire la vérité ou de prétexter des affaires urgentes, de se dégager, en un mot. Gustave l'aurait traité de girouette et il n'en aurait pas été question.

Cependant Adrien n'hésita pas. L'idée qu'on voulait le

donner en représentation à un cénacle d'amis lui inspira du courage. Il prit la plume et répondit :

« Madame la baronne,

« A mon grand regret, je me vois forcé de décliner la gracieuse invitation que vous avez daigné m'adresser.

« Un engagement antérieur m'oblige à quitter Paris demain matin. Je pars avec mon ami Gustave de Coissy, en compagnie du prince Cachemire, pour aller chasser chez le comte d'Olligny.

« Veuillez accepter, madame la baronne, avec mes excuses les mieux senties, l'expression de ma bien respectueuse considération.

« ADRIEN ROBERTS. »

Assurément, il y avait dans cette lettre une phrase de trop : celle où il parlait du prince, du comte et de Gustave ; mais l'artiste avait cédé en la traçant à un petit grain de vanité bien pardonnable. Il n'était pas fâché de prouver à la baronne que lui aussi connaissait et fréquentait des gens titrés.

Il fit jeter cette lettre à la poste, et se boutonna, comme pour empêcher son courage de s'échapper. Mais à peine la domestique qui le servait fut-elle partie qu'il se prit à regretter le moment de vivacité auquel il avait obéi. Les amoureux seront éternellement les mêmes.

S'il avait pu courir à la poste réclamer sa lettre, l'anéantir, il l'aurait fait. Malheureusement il était trop tard !

Alors il essaya de se persuader qu'il avait sagement agi. S'il ne parvint pas entièrement à se convaincre, il passa du moins la fin de la journée dans des alternatives de joie et d'humeur qui lui firent paraître le temps moins long.

Le lendemain matin, exact au rendez-vous qu'il avait reçu, Gustave vint le chercher en voiture.

— Ah ça ! lui dit-il, es-tu fou de me faire faire des courses semblables ? De la rue de Provence à la rue Notre-Dame-des-Champs, et de là au chemin de fer de Lyon ! Comme cela se touche ! Sais-tu que tu m'as fait lever à cinq heures du matin ?

— J'en suis fâché, mon pauvre ami, répondit Adrien, mais tu ne peux pas me reprocher d'avoir suivi ton conseil. . .

— C'est vrai ! fit Gustave. Tu t'es décidé à fuir ta vision !

— Vision . . . dis-tu ? soupira l'artiste en hochant la tête. Ne sais-tu pas que je l'ai revue ?

— Si, tu me l'as raconté.

— Mais ce que tu ignores, c'est qu'elle se nomme Mlle de Vorcelles.

— Tu le sais donc à présent ?

— Depuis hier.

— Comment ?

— Tiens ! lis toi-même, dit Adrien.

Et il tendit à son ami le billet que lui avait écrit la baronne. Gustave le parcourut des yeux et rassembla ses souvenirs.

— De Vorcelles . . . murmurait-il. Je connais cela . . . Où donc ai-je . . . Ah ! j'y suis !

Et se tournant vers l'artiste :

— La mère femme agréable, trente-sept ans, coquette encore, un peu boulotte, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est bien elle.

— La fille, grande et belle personne, dix-huit ans, des cheveux noirs à profusion, un teint mat, des yeux bleus splendides, bordés de cils tellement épais qu'on les croirait dessinés au charbon, nez irrégulier, mais spirituel, une bouche . . . oh ! par exemple, une bouche, une vraie cerise royale.

Adrien approuvait de la tête et s'épanouissait à chaque détail du signalement que traçait de Coissy.

— La taille élevée et bien prise, poursuivait Gustave, ni trop mince comme celle de certaines femmes qu'on a peur de casser, ni trop épaisse comme certains pilotis de ma connaissance ; des contours admirables . . . je ne crois pas que sa couturière triche . . . une main d'enfant, longue et effilée, deux pieds de Chinoise, mieux cambrés pourtant . . .

— Oui, oui, souriait Adrien.

— Tudieu ! mon gaillard, s'écria Gustave, tu n'es pas dégoûté ! On t'en fera faire des petites baronnettes comme celle-là ! Et tu as eu le courage de partir ! Et tu n'es pas allé